

SOLITUDE

Me voici donc seul, sans même un écuyer, seul occupant de ce mamelon granitique que nous appelions la citadelle, dominant le fleuve, le village et la plaine sans autre limite que l'horizon bleuté. Il m'est douloureux de n'avoir personne avec qui échanger les banales paroles rituelles, de ne sentir aucune présence à mon côté au long des patrouilles. Que je reste solitaire n'a pas surpris les villageois. Il leur suffit de conserver auprès d'eux un représentant de ce qu'ils sentent comme une force supérieure pour accomplir des rites incompréhensibles et protecteurs, un magicien qui écarte la terreur de l'ailleurs. Aussi m'apportent-ils scrupuleusement ma nourriture et me saluent-ils en s'inclinant quand il leur advient de me croiser, ce qu'ils évitent tant ils redoutent d'approcher la frontière de l'inconnu.

Il leur arrive cependant de faire appel à moi ; parfois un coureur essoufflé vient me prier de mettre fin à une rixe. Je descends alors, et la présence du manteau blanc entraîne toujours les mêmes effets. À peine ai-je paru, sans prononcer un mot, que le vacarme s'éteint, les bras se baissent et les groupes antagonistes s'éloignent en silence, honteux, têtes courbées. Les meneurs s'agenouillent devant moi, paumes ouvertes, yeux inclinés vers le sol. Toujours muet, je les regarde s'aplatir, puis je m'en retourne dignement par les venelles vides.

Je m'efforce de suivre les instructions : guetter, patrouiller, accomplir les rites avec un soin minutieux et, surtout, ne pas penser sinon pour me souvenir que je suis l'émissaire du grand vide dont la fonction consiste à imprimer le quadrillage de la méthode sur cette terre de confusion.

Pourtant des accès de faiblesse ouvrent des brèches dans la digue et alors le souvenir reflue.

Bien que ce fût elle qui eût dénoué le nœud que je croyais inextricable, j'étais le plus ancien en poste et il me revenait de prendre le commandement. Aussi lui dis-je — avec réticence mais tel était mon devoir — qu'elle avait enfreint les règles en mentant à propos de l'effacement des pistes. Elle soutint mon regard sans émotion et répondit :

— Je n'ai pas menti.

Interloqué, je fouillais les yeux verts. Ils ne cillaient pas. Elle répéta :

— Je n'ai pas menti ; j'ai vu les pistes se tapisser d'une poussière qui les effaçait et j'ai compris que c'était lui, le Supérieur, qui était l'auteur de la destruction.

Décontenancé, je l'écoutais ; quelque chose en moi la rejoignait.

— À s'enfermer dans sa cellule en ne songeant qu'à la destruction des Vampires, il s'est laissé investir et est devenu l'un d'eux.

Insupportable violence de l'éclairage ! L'Ordre lui-même pouvait donc être contaminé ; les points d'appui s'évanouissaient. La décision s'est imposée. Elle partirait sur le fleuve, à la voile, avec le Petit Peuple dont l'émissaire la regardait avec dévotion. En cas de nécessité les nabots seraient capables de ramer. Une fois franchi l'estuaire elle s'arrêterait là où elle trouverait un endroit propice et s'y installerait avec les gnomes dont elle deviendrait la gardienne.

Je les ai vus s'éloigner au fil du fleuve ; ma gorge se nouait. J'ai levé la main en signe d'adieu. Elle a fait le même geste...

Je trace seul la piste dont je n'ai pas à comprendre le sens.